

évitée à un tel prix ; si match nul signifie que tout reprendrait après la guerre comme par le passé, si, la parenthèse fermée, la phrase cruelle se poursuivrait sereine, si les diplomates, les généraux, les tyrans, pourraient préparer encore un nouveau massacre, aussi dérisoire par son événement que colossal par ses proportions.

Le combattant vous implore de lui dire si précisément grâce à cette nullité de gains corrupteurs, les peuples ne communieraient pas en une déception universelle, une colère internationale contre les meneurs du krach de l'Europe, qui révélerait, incontestable, la faillite de la guerre par la faillite de la stratégie.

Et puis, le combattant n'est plus aussi sûr qu'autrefois que ces Boches qui vivent, souffrent et meurent de la même vie, des mêmes souffrances, de la même mort que lui, soient ces incorrigibles brutes dont on lui parle de l'arrière. Oui, il a vu commettre par ces Boches des choses horribles, il y a bientôt deux ans de cela. Mais il a vu aussi ses meilleurs camarades — et lui-même est-il sûr de n'y avoir jamais participé — il a vu se commettre en France, par des troupes françaises, des pillages dégradants. Il a vu le sac de Verdun... Et il a songé à s'imaginer l'entrée en Allemagne... Il sait qu'on le saoule avec du tord-boyaux, et il rit amèrement quand il apprend par les journaux que ces infâmes Boches s'enivrent systématiquement pour les attaques.

Pour tout dire, Citoyens, vous n'ignorez pas que ce ne fut pas seulement à Zimmerwald et à Kienthal que des Français et des Allemands depuis le début de la guerre, se sont tendus des mains fraternelles. Merrheim, Brizon et leurs compagnons ne sont pas les seuls Français qui se soient entretenus avec des Allemands, comme avec des camarades : en première ligne aussi, des hommes, sur la poitrine desquels il y a les amulettes les plus vénérables, se sont parfois rejoints par-dessus les parapets en une même aspiration passionnée...

Tels sont les rêves, encore confus, de l'homme taciturne qui vit dans la pénombre des tranchées, dans la nuit des cagnas, dans l'aveuglante aridité des champs volcaniques de Verdun et de la Somme.

Il tiendra... « jusqu'au bout »... Il mourra... « sans bouger »... Mais maintenant qu'il a désespéré d'en finir par la seule force de sa baïonnette,

maintenant que toutes les illusions traditionnelles se déchirent en son cœur, c'est vers une foi nouvelle qu'il se tourne ; maintenant qu'il a perdu la foi en l'offensive militaire de l'avant, c'est l'offensive révolutionnaire de l'arrière qu'il guette venir.



Je sais que votre tâche sera rude. Le socialisme n'a pas encore conquis la France entière, et l'Internationalisme n'a pas encore conquis le socialisme entier ; on pourrait aller jusqu'à dire que le socialisme a bronché devant l'Internationale.

Telle est l'apparence en effet. Et cependant, la cause profonde de cette reculade, est que jamais certains socialistes n'ont su sacrifier à l'Internationale jusqu'à leur dernière chemise tricolore.

Même après Amsterdam, dans beaucoup d'esprits, subsistaient de confuses arrière-pensées, dont la dernière épreuve a réveillé la virulence. Hervé n'a pas été le seul à être entré en rechignant dans l'Internationale marxiste.

Or, il fallait avoir la foi solide pour résister à la poussée de l'offensive impérialiste, qui s'empara complètement de l'Europe en 1914, et on s'explique trop bien que certains éléments timides aient lâché pied.

Mais il faut se reprendre.

Et il ne faut pas, tournant dans un cercle vicieux, tandis que les Allemands commencent à s'agiter, à mener une campagne pour la grève générale, attendre qu'ils aient réussi pour les aider — ce qui serait aussi peu clairvoyant que courageux.

Chacun sait qu'autour de cette minorité allemande, s'amasse une sorte de majorité latente. Nous en avons saisi à Verdun un indiscutable indice : deux de mes camarades ont fait prisonnier un vague-mestre avec ses lettres. Nous avons lu toutes ces lettres. Une centaine. Pas une qui ne contînt des injures à l'égard de l'Empereur, ou des plaintes sur la guerre, ou des menaces futures.

Eh bien ! cette minorité, seul organe de tant de vœux secrets, ne peut agir, vous le savez, que si de France viennent des encouragements mâles, une aide solide, un mouvement latéral.

Et tandis que le silence des révolutionnaires de France condamne au silence les révolutionnaires d'Allemagne, le nationalisme de Sembat, fortifie l'impérialisme de Scheidemann.